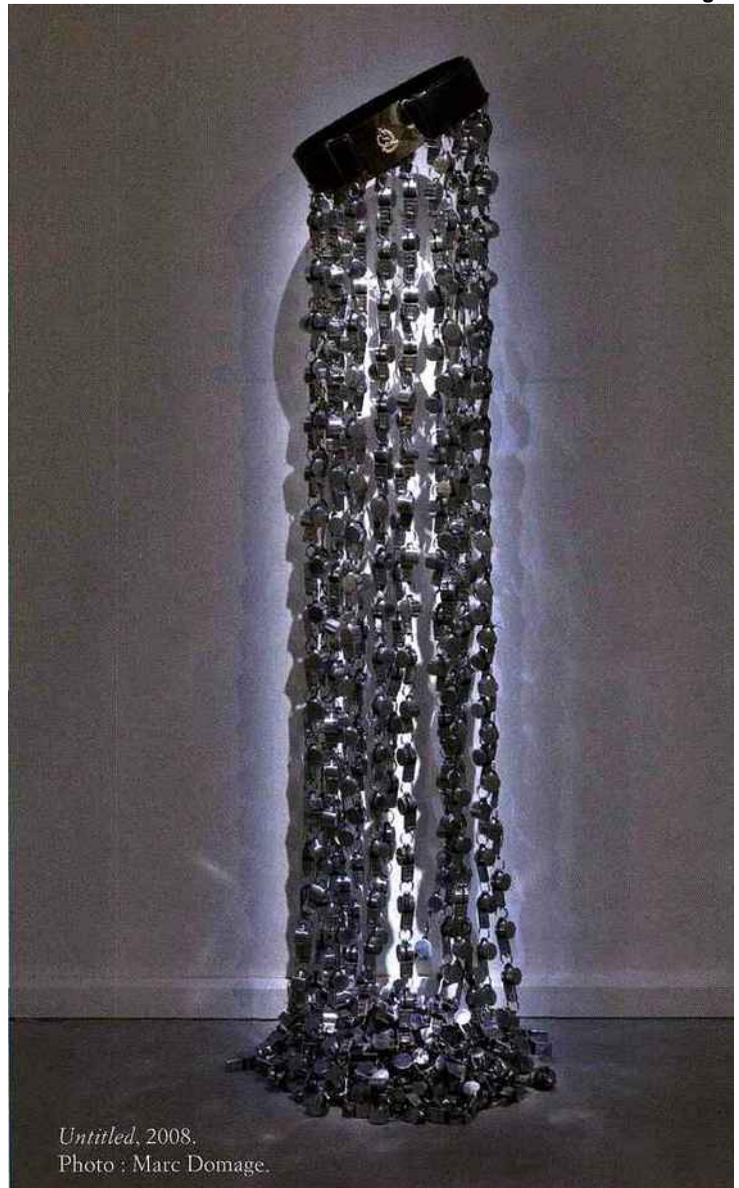


SHILPA GUPTA

ART, SCIENCE ET PRÉJUGÉS

L'artiste indienne Shilpa Gupta conçoit la plupart de ses œuvres comme des dispositifs interactifs. Un intérêt pour l'autre et son inconscient que l'on retrouve dans l'exposition *While I Sleep*, avec la psychologue Mahzarin Banaji, présentée au **Laboratoire**, à Paris.



Untitled, 2008.
Photo : Marc Damage.

BIOGRAPHIE / Shilpa Gupta est née en 1976 à Bombay, où elle a étudié à la Sir J. J. School of Art, de 1992 à 1997. Ses œuvres ont été montrées dans diverses expositions internationales, notamment à la Biennale de Lyon en 2007 ou à la Triennale de Yokohama en 2008. Elle a également participé tout récemment à l'exposition Indian Highway à la Serpentine Gallery, à Londres. En 2008, Shilpa Gupta a répondu à une commande du Mac/Val, à Vitry-sur-Seine, pour créer une œuvre in situ. Memory. Cette même année a été organisée sa première exposition personnelle, Blind-Stars StarsBlind, dans les galeries BodhiArt à Bombay et Volker Diehl à Berlin.

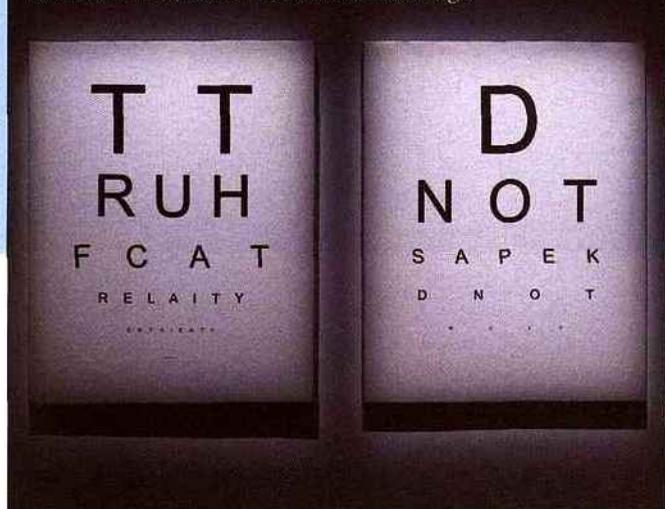
Depuis une douzaine d'années, le travail de Shilpa Gupta associe vidéos interactives, sites Internet, installations, photographies et performances. L'artiste indienne y explore le thème de la terreur, qu'elle soit liée au racisme ou aux intégrismes religieux, l'obsession sécuritaire, les frontières aliénantes ou les zones de frictions plus ou moins imaginaires entre les individus. Parmi ses œuvres majeures, la projection vidéo *Untitled (Shadow)* (2004) est un dispositif interactif qui inclut et relie les ombres des spectateurs, formant entre eux un lien involontaire. *Blame* (2002-2004) aborde le thème des préjugés : pour cette œuvre en deux temps, performance puis installation, Shilpa Gupta a demandé à des passants de trier des bouteilles de faux sang par race et par religion. En 2007, elle invite le visiteur à déambuler dans des lieux publics en transportant un sac sur lequel est écrit « *There is no explosive in this* », et éprouve ainsi la paranoïa ambiante. Nous avons rencontré l'artiste à l'occasion de *While I Sleep*, au Laboratoire, à Paris : un projet avec la psychologue Mahzarin Banaji qui constitue sa première exposition personnelle en France.

M. L.

ENTRETIEN / Dans le cadre de l'une de ses « expositions-expériences », le Laboratoire vous a invitée à collaborer avec une personnalité scientifique, la psychologue Mahzarin Banaji, dont les recherches portent sur les pensées et les comportements inconscients. Comment avez-vous envisagé ce dialogue ?

« J'ai réfléchi aux préoccupations majeures qui apparaissent dans mes œuvres. Il est apparu évident que le thème de la "psychologie de la peur" y occupe une place importante. Mais c'est la première fois que je travaille avec une scientifique. Aussi je me suis posé quelques questions liées à la science. La peur sensible dans la société contemporaine est-elle due aux nouvelles technologies ? Qu'en est-il de l'activité cérébrale ou de la génétique dans le mécanisme de la peur ? Nous avons évoqué avec David Edwards, directeur du Laboratoire et lui-même scientifique, les recherches de Mahzarin Banaji. Cette chercheuse en psychologie a mis au point avec son équipe le "Test d'Associations implicites"⁽¹⁾, auquel les visiteurs de l'exposition peuvent se soumettre. Le test vise à cerner les sentiments ou les pensées qui ne sont pas consciemment contrôlables, et qui sont déterminés par des facteurs sociaux ou biologiques. Les recherches de Mahzarin Banaji montrent que 90 % de nos pensées sont inconscientes. Ce constat est pour moi assez effrayant !

Untitled 1 & 2, 2009. Photo : Marc Damage.



En quoi l'expérience scientifique et l'activité artistique sont-elles liées ?

Ce dialogue avec une personne de science m'a permis de comprendre un phénomène, celui de la peur, qu'en tant qu'artiste, je ne fais que commenter. Une œuvre d'art, souvent, commente le monde, elle en est un miroir dans lequel regarde le spectateur. L'art est un véhicule. Artistes et scientifiques partagent un même but : comprendre le monde, par la collecte de ses divers éléments. Cette expérience avec Mahzarin Banaji m'a permis d'observer les comportements humains avec un angle de vue beaucoup plus large.

Dans l'exposition *While I Sleep*, vous placez le spectateur face à ses préjugés, par définition inconscients. L'art se fait le révélateur d'une réalité autre, il est donc politique...

« L'art permet tout. Les artistes doivent rester indépendants et pouvoir exprimer ce qu'ils veulent. Dans mon cas, le plus souvent ce que j'exprime ne provient pas d'une pensée consciente. Je dois m'autoriser à faire émerger des idées issues d'un "non-espace", je dois même parfois leur courir après ! Cela implique de croire en une certaine vérité "intérieure", présente dans l'inconscient. Il fut un temps où l'art était surtout visible dans les églises ou les temples, et où les œuvres représentaient des histoires liées aux divinités. Peu à peu l'art s'est désolidarisé du religieux. Les idoles se sont déplacées, notamment dans le domaine de la communication, mais certains artistes ont continué à utiliser les formes connues pour parler d'autre chose, pour être critiques. Même si d'autres continueront à vouloir faire de belles images... Vous insistez sur la nécessité d'« élever le degré de conscience ». Comment un artiste peut-il y parvenir ?

« J'ai posé la même question à Mahzarin Banaji... Il est important de savoir que l'on ne connaît que 10 % de soi-même, et qu'on ne contrôle pas les 90 % restant, même si ça fait peur. Il est intéressant, aussi, de savoir que l'on hérite d'un savoir, d'acquis vieux de plusieurs siècles, qui sont perceptibles dans nos comportements, mais pas forcément conscients. Mahzarin Banaji m'a donné de nombreux exemples de comportements inconscients. Par exemple, beaucoup de gens iront plus volontiers vers un médecin blanc que vers un médecin noir, même ceux qui n'ont pas la peau blanche ! Savoir ce genre de choses permet d'évoluer personnellement. L'exposition permet de faire prendre conscience de cela, c'est un début...

Le public a la possibilité de passer le « Test d'Associations implicites ». Quels types de réactions attendez-vous ?

« Chaque visiteur arrive dans l'exposition avec son histoire, ses origines, son milieu. Il y apporte du sens, une interprétation. Dans beaucoup de mes œuvres interactives, il s'agit, de montrer les frontières, puis de les brouiller.

La pièce majeure de cette exposition, *Singing Cloud*, est une nuée de micros suspendus qui ressemble à un nuage menaçant, prêt à éclater. Les micros sont utilisés comme des haut-parleurs, les sons circulent comme dans un essaim d'abeilles...

« Parmi les divers sons diffusés, on entend une chanson qui dit : "Je veux voler dans ton ciel, ne me repousse pas, nous retomberons ensemble" » Ce "nuage" a collecté les souvenirs des gens. Ce sont des histoires qui ont disparu des mémoires ou que l'on ne veut pas affronter, et qui veulent se libérer, voler. Il y a aussi dans cette bande sonore circulatoire le bruit de la pluie et celui des voyages : sons de bateau, de train ou d'avion. Tous ces sons agissent comme un "fluide" qui rassemble les gens, mais on sait aussi que plus les gens sont proches, plus il y a de conflits.



*Singing Cloud, 2008-09.
Photo : Marc Domage.*

L'exposition a pour point de départ le thème de la peur : peur de l'autre, de la globalisation, des intégrismes religieux, des Etats, etc. Mais Mahzarin Banaji m'a permis de développer cette réflexion sur la peur en soulevant la question des préjugés, qui sont présents chez chacun, quel que soit le niveau d'éducation. La chanson du *Singing Cloud* encourage le rapprochement des gens en leur faisant prendre conscience qu'ils appartiennent à une communauté.

Pour préparer cette exposition, vous avez également rencontré Noam Chomsky. Vous portez un intérêt particulier à sa réflexion sur les médias, qui selon lui ne sont pas neutres et donnent une image modifiée du monde. En quoi cette réflexion est-elle liée à votre travail, qui accorde une large place au pouvoir des images ?

« Le fait que les médias soient transparents est un mythe. C'est une chose impossible aujourd'hui dans un monde capitaliste. Les médias sont contrôlés par certaines entreprises et par les partis politiques de diverses manières. Nous avons donc besoin de vérifier, pour chaque fait, d'où il provient, et

si nous pouvons y croire ou pas. Il me semble que les arts visuels sont une des rares formes d'expression indépendantes aujourd'hui, et qu'ils permettent notamment, comme je le fais, d'évoquer les préjugés présents dans nos sociétés. Mais il y a tout un chemin à faire vers le public pour que l'art contemporain soit compris comme un langage.

Contrairement à l'information brute délivrée par les médias, l'œuvre d'art fait appel aux sensations, à l'émotion, on doit pouvoir la sentir, la voir, l'écouter : elle n'est pas une pure donnée. Peut-être dans le futur l'information sera-t-elle à son tour liée à l'émotion et aux sensations, quand l'art sera devenu tout autre chose... »

Propos recueillis et traduits par Magali Lesauvage

À expérimenter sur le site <https://implicit.barrard.edu/>

> WHILE I SLEEP, EXPOSITION DE SHILPA GUPTA ET MAHZARIN BANAJI JUSQU'AU 4 MAI AU LABORATOIRE, PARIS WWW.LELABORATOIRE.ORG